

Avant-propos

Au commencement.

Lorsque je me suis lancé dans l'écriture de cette histoire, c'est avec le désir de retrouver l'esprit d'une littérature que j'affectionne tout particulièrement, la littérature populaire du XIXe siècle qui a enchanté mon enfance. Des récits de voyages où le Monde se découvrait, où les personnages étaient lancés malgré eux dans les mésaventures les plus extraordinaires, où les peuples dits sauvages conservaient leurs magies et leurs mystères.

Quand une personne me dit qu'elle n'aime pas lire, qu'elle est souvent déçue et décroche dès les premières pages, je lui dis trois choses :

La première c'est de trouver une lecture simple, facilement compréhensible qui accompagne une belle histoire. Peu importe qu'elle ne soit pas à la mode de la nouvelle cuisine littéraire. Ce qui compte c'est un ouvrage qui vous prend à la première phrase et ne vous dépose qu'à la dernière.

La deuxième c'est que face à une action nouvelle, ici la lecture, il faut procéder comme avec les vagues un peu brutales de l'océan. On présente le flanc, pour mettre de côté les a priori, on saute pour accompagner l'ondulation des deux ou trois premières vagues et enfin on se retrouve dans un espace, certes plus profond, mais où il est possible de nager avec une relative tranquillité.

J'ai passé ma première enfance au bord de l'océan et ne m'y suis noyé que de plaisir.

Bien sûr il faut savoir nager, mais j'imagine ici que vous savez lire.

La troisième, enfin, c'est que lorsque l'on a réussi à lire deux ou trois romans et que les mots ont éveillé une multitude d'images dans nos écrans intérieurs, il se produit un effet, un phénomène, étrange peut-être, une envie d'y revenir, une addiction. Cependant s'il existe des addictions positives, celle-ci est certainement l'une des meilleures et des plus constructives qu'il soit.

Lisez donc Fenimore Cooper, Robert Louis Stevenson, Marc Twain, Paul Féval, Jules Mary, Alexandre Dumas, Jules Verne, Eugène Sue et tant d'autres. Aujourd'hui certains sont devenus ou ignorés ou inconnus. Je ne parle pas de Victor Hugo, dont tout le monde connaît au moins le nom.

Vous pouvez lâcher les adaptations filmiques, même de bonne facture, elles ne vous apporteront jamais autant que la lecture de ces textes qui enrichiront votre imaginaire où tout est possible. Regardez comment on regardait notre planète il y a près de deux siècles.

L'Amazonie était alors impénétrable et ses Indiens étaient encore loin.

Il est vrai qu'il faut parfois dépasser certains aspects de l'époque, la colonisation, le regard sur les sauvages, le sexisme et une certaine misogynie, quoique beaucoup de ces auteurs aient évité nombre de ces écueils. C'était un état d'esprit, ce que nous sommes aujourd'hui en a, que nous le voulions ou pas, hérité.

À chacun d'entre nous d'en avoir conscience, de faire le tri et de le dépasser.

L'histoire qui suit est bien évidemment une fiction, quoique par certains côtés les personnages qui la parcourent aient eu de près ou de loin rapport avec la réalité. En fait, personnes, circonstances, lieux, sont ici déplacés, condensés, comme dans le travail du rêve. C'est aussi ce qui construit une fiction. Une réalité n'est pas tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Le village de Meyssières, comme la vallée de l'Osc, le plateau de la Planète, ne sont pas tout à fait vrais et pas tout à fait faux. Mon imagination les a créés avec les images de plusieurs réalités.

Quant à la situation du Monde une partie est réelle, ô combien déjà effrayante, l'autre est extrapolée, mais c'est le rôle d'une fiction surtout si elle commence hier et s'achève demain.

*Quiconque écrit l'Histoire de son temps
doit s'attendre qu'on lui reprochera
tout ce qu'il dit et tout ce qu'il ne dit pas.
(Voltaire)*

*Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayants cloués nus aux poteaux de couleurs.
Arthur Rimbaud, « Le bateau Ivre », Poésies.*

1

Printemps 2026

« Ce soir s’y prête. Nous sommes là autour de cette table et nous pouvons t’écouter. Raconte-nous maintenant.

- Admettons que nous fussions de vieilles connaissances et que, comme dans le temps, à une époque où l’on pouvait encore flâner hors des foules grossières qui ont fini par saturer la capitale, je vous croisais dans une rue. Nous chercherions la terrasse d’un café parisien, tiens le vieux Café de la Boule d’Or, depuis si longtemps disparu, place Saint Michel, presque à l’angle du quai des Grands Augustins, pour nous raconter des choses vécues depuis... depuis la dernière fois où nos chemins s’étaient écartés. Vous me raconteriez vos histoires et je vous raconterais la mienne. Il se pourrait que vous ne crussiez point mon récit. Vous me prendriez pour un menteur, un affabulateur ou un mythomane. Je n’aurais aucun moyen de vous prouver la véracité de mes propos et vous n’auriez aucun moyen d’en démontrer la fausseté. Par

manque de discernement, ou de lâcheté intellectuelle, vous feriez semblant de me croire. Je ne vous traite pas d'hypocrites, je ne fais que traduire nos politesses urbaines, j'ai trop besoin de vos auditoires. Seulement voilà, aujourd'hui, comment croire ou ne pas croire dans un Monde où le brouillard déformant est plus épais que dans un mauvais rêve ?

Le temps d'avant, le temps d'après, tout est condensé, déplacé, les lieux comme les personnes, les vivants comme les morts, les villes comme les ruines.

Il s'est dit, que dis-je... il s'est démontré, car tout le monde y est allé de sa vérité étayée d'exemples et d'horreurs invérifiables, il s'est démontré, disais-je, au travers des éthers de la toile, tellement d'informations contradictoires sur les individus et les situations proches ou lointaines qu'il est devenu impossible de croire ou de ne pas croire. C'est le comble du paradoxe. Et même si vous ne le pensez pas, c'est un paradoxe mortel.

Par ailleurs, toujours en imaginant notre rencontre, devant nos expressos, j'aurais eu du mal à vous raconter, car je ne suis pas bon orateur, ma pensée et mes souvenirs ne se seraient pas structurés avec suffisamment de logique. C'est pour ça que j'ai décidé d'écrire. Au moins je peux placer mes mots comme des briques et tenter une construction reposant sur la terre, bien que même le sol soit mouvant, aujourd'hui plus que jamais. »

2

De ma toute première enfance, disons avant six ans, entre 1998 et 2004,

il me reste peu de mémoire. J'ai dû l'occulter derrière des caches de papier sulfurisé, juste suffisant pour laisser transparaître des formes grises aux contours incertains. Elle ne m'a jamais semblé heureuse, c'est tout ce dont je me souviens.

Certainement tout ça revient dans mes cauchemars sous formes diverses, mais malgré le désagrément des sueurs nocturnes, je refuse en général d'y penser pour regarder vers l'horizon, là où j'invente des soleils.

L'attention de mes parents m'était inconnue. Ma mère, Isabelle Montiers, était distante. Je ne connaissais rien de ses sentiments, hormis ses moues silencieuses qui ne traduisaient rien pour mon intelligence limitée. Je ne savais pas ce qu'était un câlin, même ses colères, exprimées essentiellement par des grimaces, ne m'étaient pas adressées et ne me concernaient pas. Mon père, Pedro de Almeida, était un fantôme, je ne le voyais que peu souvent et n'en garde aucun souvenir physique. Il voyageait, me disait-on. Il était « Ofonssionnaireuropéen », mot imprononçable qui n'avait aucune signification pour moi. J'ai appris par la suite, qu'il était parti vers Singapour et qu'en dehors des virements conséquents et réguliers qu'il effectuait sur le

compte bancaire de ma mère, je n'ai jamais eu, quant à moi, le moindre signe de sa part.

Mes parents qui n'étaient pas mariés m'affublèrent du nom de Hugo Montiers De Almeida, nom décidé par ma mère, illusion d'une noblesse passée totalement inexistante. Pedro avait déclaré ma naissance le 3 août à la mairie du sixième arrondissement. Les parents d'Isabelle étaient commerçants à Épinal, ceux de mon père immigrés portugais de Madère ayant fait petite fortune dans le bâtiment. Je n'ai connu ni les uns, ni les autres.

Isabelle qui était une femme plutôt jolie, modèle de haute couture à temps variable, semblait plus occupée par ses toilettes et ses amis, masculins pour la plupart, que par ma petite personne. Mon père, lui, avait fini par se dissoudre, cendres dispersées dans un courant d'air créé à l'autre bout du monde par le battement d'ailes d'un papillon.

Béatriz, une matrone, employée de maison, m'avait servi de chien de garde nourricier jusqu'à l'âge de six ans. Et puis elle était partie après une colère maternelle. Isabelle, que j'ai toujours du mal à appeler maman, l'avait surprise, sa mallette à maquillage sur les genoux, assise sur la cuvette des toilettes, se pomponnant la figure. C'était le 26 décembre 2004, le jour où effaré, malgré mon jeune âge je regardais à la télé, en boucle, les images du Tsunami dans l'océan indien et les corps désarticulés emportés par la vague. C'était peut-être une raison supplémentaire à la colère d'Isabelle. J'étais posé là, livré à l'horreur, sans bien la comprendre, pendant que Béatriz se planquait dans les WC.

Cet incident servant de marqueur – je parle du départ de Béatriz -, c’est à partir de là que mes souvenirs sortent peu à peu de la pénombre.

Libéré d’une oppression, je devenais, sans en avoir conscience, acteur de mon existence. J’étais assez grand pour aller seul à l’école, de notre duplex rue de l’Échaudé à la rue Saint Benoît. Le trajet demandait cinq ou six minutes à mes petites jambes. J’ai donc appris à me débrouiller. Les courses étaient livrées quotidiennement, je me servais dans le frigo et préparais mes repas comme j’avais vu faire ma nourrice. L’un des héritages avantageux de cette dernière était la préparation des légumes qu’elle se procurait au marché de Buci. Pour ça je n’étais pas trop bête. De la même manière, je pouvais laver, sécher mon linge puisque personne ne le faisait à ma place. La nouvelle employée assurait le ménage et le repassage. Elle me semblait invisible. Silhouette passagère entre deux portes, elle évoluait dans la chorégraphie des ombres à laquelle j’étais habitué.

Béatriz, avait été un cerbère tyrannique, elle me déplaçait comme un bibelot insignifiant. Je restais des heures assis près d’elle, pratiquement sans bouger, ma seule occupation consistant à l’écouter commenter en marmonnant ce qu’elle faisait, me transmettant ses connaissances sans même s’en rendre compte. Impuissant pour quoi que ce soit, je l’avais observé avec attention car c’était ma réponse à l’ennui. Désormais je l’imitais. Par bonheur, je n’avais pas conservé de cet apprentissage ses grimaces et marmonnements que j’avais de mon côté

appris spontanément à filtrer et transcrire dans le ton de mon langage intérieur.

3

Comme cette indépendance, nouvellement acquise,

réglait nombre de problèmes d'intendance, ma mère avait commodément oublié que j'étais un enfant et n'en faisait pas plus, puisque tout semblait rouler. Le matin, elle dormait lorsque je partais à l'école après lui avoir dressé la table de son petit-déjeuner, avant que la nouvelle employée de ménage arrive. Elle gardait ainsi une trace de son fils. D'une certaine manière, je pense que cela suffisait pour la déculpabiliser et la rassurer sur mon bien-être. Je ne saurais par ailleurs affirmer qu'elle ressentait la moindre culpabilité. Je pense même que mon autonomie dont elle n'avait aucune idée, la soulageait d'une responsabilité pour laquelle elle n'était pas taillée.

Le soir, je rentrais de l'école et tentais de faire mes devoirs avec difficulté. Comprendre la logique de certains énoncés scolaires était une torture mentale. Ma mère était absente. Je la voyais passer entre dix-huit et dix-neuf heures. Puis après avoir fait semblant de vérifier que je ne manquais de rien, elle déposait sur un buffet de la cuisine, un billet de cinq, dix, parfois vingt euros et repartait. Je n'étais pas assez grand pour bénéficier de ses prétextes et dois avouer encore aujourd'hui que je m'en passais. Je ne la voyais plus de la soirée.

Ça peut sembler absurde, irresponsable. Les choses se seraient passées autrement, parfois, cela ne s'est pas inscrit dans ma mémoire. Ce que j'en dis est principalement ce

qui subsiste. La réalité pourrait être différente, mais la réalité prend la forme de nos visions.

Je n'étais pas très bon élève. Les enseignants successifs, me parlaient de tas de choses qui leur semblaient si évidentes que j'avais du mal à suivre leurs certitudes, je les acceptais sans conviction. La seule institutrice dont je garde un souvenir bienveillant est celle qui, en grande section maternelle, nous emmenait dans une bibliothèque et me fit découvrir la lecture. Elle lisait son histoire dans son livre et je suivais sur le mien, avec le doigt, chaque ligne, déchiffrant, découvrant les signes et les mots, assis dans mes recoins, silencieux. C'est de cette façon que j'ai appris à lire. De la même manière, j'ai réussi à quantifier les objets, en m'appuyant sur mes doigts, à distinguer l'organisation des chiffres, des nombres, du système décimal, en silence. En fait, la mégère, qui m'avait nourri et soigné, qui devait être quasiment illettrée, m'avait transmis un savoir-faire, une méthode empirique que je pouvais reproduire parce que c'était ce qu'il m'avait été donné. Une modélisation, un moyen d'agir qui m'avait été facilement compréhensible. Il doit vraiment y avoir en nous une énergie de survie innée.

Contrairement aux gamins de mon âge, je n'étais pas friand de jeux vidéo et encore moins de télévision. Je balbutiais sur Internet, en classe, avec peu d'intérêt, il n'y avait pas d'ordinateur à la maison. Hormis les films que je commençais à sélectionner, les seules émissions télévisées que je regardais, étaient des reportages sur des contrées éloignées, des trains qui serpentaient sur des hauts

plateaux, et surtout les enfants qui faisaient des kilomètres à pied dans les Andes ou l'Himalaya pour accéder à l'école. J'étais fasciné par les expressions des grands singes. Ils me paraissaient tristes face à la caméra, leur intimité me semblait bafouée. Au Zoo du Jardin des Plantes, il y avait un gorille dans une cage ronde. Je passais de longs moments à l'observer. Ses mouvements étaient lents, son regard piégeait le mien ; je ne pouvais éviter de m'y identifier. Les animaux sauvages disparaissaient à grande vitesse de la planète. Autant que je me souviens, c'était peut-être là, l'un de mes premiers ressentis d'impuissance.

Ce sont les livres qui ont très vite occupé la plus grande place de mes temps casaniers. La musique était également une découverte. Je n'avais aucun don pour jouer d'un instrument. J'écoutais ce qui à mes oreilles pouvait avoir un intérêt, du classique comme du rock avec un petit béguin pour le blues. Je n'étais pas du tout sensible au doum-doum de la techno, je lui préférais de loin les enchaînements de guitare de BB King, Clapton, Rodgers ou Moore et les voix de Etta James, Joss Stone ou Tom Waits.

N'ayant plus de chien de garde, allant seul à travers les rues de mon quartier, mon trajet vers l'école, s'était peu à peu diversifié. J'explorais. J'y prenais un plaisir nouveau. Mon rayon d'expéditions s'élargissait. Vers l'âge de neuf ans je connaissais les confins de mon arrondissement parisien et bien au-delà. Progressivement je découvrais la ville où j'étais né et circulais dans des recoins chargés

d'Histoire, du square Viviani au Vert Galant, du Luxembourg aux arènes de Lutèce, de l'église Saint Étienne du Mont à Saint Eustache. En pénétrant, sous quelques porches, je découvrais des cours et des jardins, des fontaines, des passages, des arches aveugles, des puits condamnés, des pierres calcaires gravées de mystérieux bas-reliefs.

Paris était un territoire où l'imagination nourrissait mes aventures, enrichies par des lectures fabuleuses et par le cinéma. L'argent déposé par ma mère régulièrement, s'accumulait de jour en jour dans une boîte à chaussures. C'était l'un des avantages de son comportement d'abandon. Je pus ainsi acquérir, livres, CD et DVD et commencer à me constituer une médiathèque personnelle. Musique, littérature, cinéma entraient dans mon domaine privé. Mes connaissances se renforçaient par d'autres lectures qui en enchaînaient d'autres et ainsi de suite. Tout ça, était engrangé, pêle-mêle dans mon grenier personnel. Ma solitude était un royaume. Personne n'y avait ni place, ni contribution.

Garçon, plutôt frêle, brun à la peau mate, héritage semblait-il de l'ombre paternelle, car ma mère était blonde, j'évitais les confrontations avec mes camarades d'école, filles comme garçons. Je ne comprenais pas les règles de leurs jeux, souvent agressifs, qu'ils aménageaient et modifiaient à leur convenance. Je fuyais leurs brouilles et embrouilles dont les échafaudages échappaient à ma raison. Je cherchais la tranquillité du côté des tranquilles, car il y en existait qui, au moins d'apparence semblaient me ressembler. C'était peut-être pour cette raison, arbuste

chétif dissimulé dans un massif de buissons squelettiques, que j'évitais d'être objet de trop d'attention brutale. Cela pourrait choquer certains bons penseurs, mais la cour de récréation c'était aussi – allez, je vous le concède, parmi d'autres choses plus agréables - un camp d'entraînement de la connerie.

Ma scolarité primaire se déroula sans éclat et sans brillance.

J'étais moyen en tout et nul en gymnastique, toujours dissimulé derrière les broussailles où j'évitais de me faire remarquer pour qu'on ne vienne pas m'y chercher. Bien sûr j'ai eu des déboires avec quelques petites frappes et il m'est arrivé de rentrer dans un appartement vide avec un vêtement déchiré ou une joue tuméfiée. Si je ne savais pas physiquement me défendre, ni vraiment quoi dire, je ne pleurais pas et mes yeux déjà sombres, transformés en trous noirs, fixaient sans ciller mes agresseurs au point qu'ils n'arrivaient jamais à aller trop loin. Dans ces moments où j'aurais eu toutes les raisons d'avoir peur, c'est en eux que je sentais naître un malaise. Ainsi, la plupart du temps, ils se trouvaient face à la limite de leur harcèlement. L'expérience, si elle était terriblement désagréable pour moi, les embarrassait bien plus, au point qu'ils m'évitaient par la suite. J'avais pris quelques baffes, ça devait leur suffire.

Franchement c'était curieux. J'avais conscience que mon attitude, aussi effacée fut-elle, agissait sur l'entourage et c'était d'autant plus étonnant à mes yeux que j'avais l'impression que je n'agissais en rien.

Enfin, passons. En dehors du fait que je tente de relier certains événements aux autres, ma scolarité ne présente ici que bien peu d'intérêt.

De cette période, il y a eu cependant des moments gravés avec autant de relief que celui trouvé dans les calcaires parisiens. Des moments qui modifient considérablement le regard sur les choses, transforment la réalité en l'enrichissant autant d'émotions que de questions que l'on se pose sans pouvoir y répondre au cours de toute sa vie. J'avais neuf ans.

Ma mère, avait été conviée par des amis à passer des vacances dans une villa de bord de mer au Portugal. À partir de là, ils devaient explorer les villes du pays et y faire des repérages photographiques. Comme elle était bien obligée de m'emmener, elle recruta une jeune lycéenne de seize ans, recommandée par ses connaissances qui m'étaient étrangères, chargée de veiller sur ma petite personne. Juliette !

Même si l'idée de découvrir un nouvel univers me plaisait, celle d'avoir un nouveau garde-chiourme était bien loin de me réjouir. Il n'y avait pas d'autre enfant. Les copines d'Isabelle avaient certainement trouvé un moyen efficace de placer leurs marmailles dans je ne sais quel placard.

J'ai découvert l'avion et pu observer la terre par-dessus les nuages. C'était exaltant !

Lisbonne offrait un contraste à ma topographie parisienne qui me semblait plate. Les reliefs ici étaient plus marqués et je tombais amoureux des tramways colorés qui parcouraient en tous sens cette ville, chargée de couleurs, de musique et de parfums si différents. La largeur du Rio Tejo était impressionnante. Elle dépassait les quinze kilomètres d'une rive à l'autre, treize à l'endroit où le pont

Vasco de Gama l'enjambait et sur son trajet vers l'océan, l'estuaire du fleuve en faisait régulièrement deux.

La villa de vacances se trouvait à une centaine de kilomètres, vers la plage nord de Nazaré, une ancienne bourgade de pêcheurs devenue un lieu touristique, là où déferlaient en hiver les plus hautes crêtes du monde, si prisées des surfeurs chevronnés. Nous étions en juillet et même si la taille des vagues restait impressionnante pour un gamin de mon âge, je n'ai pas à cette époque, assisté à ce phénomène.

Je ne saurais avec certitude vous dire combien d'amis et collègues ma mère retrouvait. Il y avait là plusieurs couples, quatre, peut-être cinq et un géant blond, photographe de l'équipe, dont le physique correspondait à une voix de grosse caisse faisant écho dans une caverne, accompagnant en permanence ma mère et me signifiant avec autant de permanence, surtout parce qu'il ne m'adressait jamais la parole, son indifférence à mon état. Je dois avouer que ma permanence était tout aussi signifiante à son égard. La maison était spacieuse et comportait un nombre de chambres suffisant pour tous ces couples sauf que pour Juliette et moi, il ne restait qu'une pièce sous les combles avec salle de bains dans laquelle nous allions partager le même lit. Ni Juliette ni moi n'étions enchantés de la situation, mais ni l'un ni l'autre n'exprimâmes la moindre protestation. D'autant que notre grenier nous isolait du reste de l'habitation. Les adultes circulaient entre eux, sortaient, prenaient leurs voitures et s'absentaient du matin au soir. Juliette semblait désolée, moi je connaissais le régime.

Il y avait une piscine, mais c'était une mince compensation à notre ennui. D'ailleurs je ne savais pas nager, ce dont personne ne s'était soucié. C'était donc au bord de l'océan, sur une profonde plage longue de plusieurs kilomètres que nous passions le plus clair de notre temps. Là au moins, il y avait de l'animation.

Avec prudence nous nous installions à proximité du poste de surveillance, auprès des maîtres-nageurs, jeunes bruns et musclés à qui Juliette adressait quelques sourires qui curieusement m'agaçaient sans que je sache pourquoi. Assez vite, connaissance fut prise. Cependant, ces jeunes adultes ne m'écartaient pas de leurs conversations. Je ne comprenais pas la moitié des mots utilisés, mais pour une fois j'avais le sentiment d'être une personne. Ça baragouinait en plusieurs langues et ça riait beaucoup. Il y avait des garçons et des filles, tous passionnés de surf et Juliette se trouva rapidement un professeur, Gilberto. Une couleur héroïque locale.

Il y avait aussi des gamins d'âges variés qui se montrèrent sympathiques à mon égard et m'invitèrent à jouer avec eux, notamment Manuel le petit frère de Gilberto. Je soupçonnais là un petit arrangement. Cependant Manel, c'est comme ça que tous le nommaient, était drôle, curieux parce que j'étais étranger, souriant et attentif. À peine plus grand que moi, il était mon aîné de deux ans. C'était un paquet de muscles fins et d'énergie, agile comme un singe, habitué à courir et à sauter, escaladant en deux secondes les rochers noirs détachés de la falaise. J'appris ainsi à cavalier pieds nus comme lui, sauf que, entre les coquillages ébréchés, les aiguilles de pin et les mégots qui

traînaient, la plante de mes pieds ressembla bientôt à un champ de mines alors que les siennes étaient aussi dures et épaisses que le cuir d'un bœuf. Je saignais, souffrais et Ção - diminutif de Conceição -, la mère de Manel qui m'avait spontanément adopté, me soignait en faisant mille reproches à son fils qu'elle embrassait trois minutes après. Gilberto était l'aîné de cette famille de cinq enfants. Entre les deux garçons étaient nées trois filles et tout ce monde s'étagait de deux en deux ans. À plusieurs reprises je fus invité parmi eux pour un repas et même une fête de mariage de l'une de leurs cousines. Ils vivaient, depuis des générations à deux cents mètres de l'océan dans une sorte d'oasis au bord de la pinède qui parcourait la côte du nord au sud, sur des dizaines de kilomètres. Ils cultivaient leur hectare de terre, mais ils restaient attachés à leur tradition de la pêche, bien que les parents soient contraints de travailler dans des usines proches ; Ção, à temps partiel dans une conserverie, le père qui s'appelait aussi Manel, dans une entreprise de mécanique industrielle. Ils étaient modestes, et m'offraient une richesse qui m'avait été totalement inconnue jusqu'alors, une générosité infinie, une solidarité familiale qui se répandait sur la communauté des voisins, des torrents de rire et de joie.

5

Il ne faut pas croire que Juliette ne me prêtait pas attention,

bien au contraire. Elle était suffisamment sérieuse pour ne jamais être trop éloignée et réagir rapidement. Gilberto veillait au grain et respectait la responsabilité de la jeune fille. Avec elle, j'avais établi un accord. J'étais libre de circuler avec Manel et ses copains, elle sortait avec ses nouveaux potes et nous fixions une heure pour nous retrouver avant de rentrer chez les adultes dont l'ignorance de nos journées était un bienfait pour leur conscience délavée. Ils nous voyaient chaque jour aux repas, surtout le soir, c'était donc que tout allait bien.

Manel m'entraînait dans les vagues.

Il m'enseignait comment leur puissance pouvait être irrégulière et observer que dès leur formation on pouvait prévoir avec précision le niveau qu'elles atteindraient sur le rivage. Il insistait beaucoup sur le pouvoir de l'océan et le respect qu'il fallait lui accorder. On ne pouvait se moquer de lui. Il me racontait que les accidents n'étaient fréquents qu'en raison de ce manque de respect et concernaient surtout les étrangers ignorants et stupides qui s'aventuraient malgré les interdictions, là où ils n'auraient jamais dû aller. Ceux d'ici ne se laissaient pas surprendre et devaient à de nombreuses reprises prendre des risques pour sauver les inconscients.

Manel m'apprenait à m'avancer dans les vagues lorsqu'elles s'éclataient, enchaînées les unes sur les autres, nous repoussant avec violence vers le sable. J'apprenais à rebondir au bon moment en offrant le moins de prise possible avec le flanc du corps.

Ce n'est que lorsque je réussis enfin à dépasser la frontière mouvante des trois ou quatre premières lames que l'ondulation devint supportable. Mais voilà, à cet endroit déjà avancé, je perdis pied et avalai une gorgée de saumure qui me laboura les entrailles et me fit tousser à en vomir. J'étouffais, paniquais, gesticulais. Manel, m'avait aussitôt attrapé par le bras, me soulevant et me repoussant vers la plage où les vagues me projetèrent comme un pantin désarticulé, couvert d'écume. Sur le sable, Gilberto, Juliette et leur troupe me ramassèrent alarmés, prêts à prodiguer les premiers soins. De la douleur et plus de crainte que de mal. Je n'avais pas bu une tasse suffisante pour me noyer, j'avais l'estomac retourné, la gorge enflammée et j'étais effrayé. Manel était confus. Il venait de découvrir avec son frère que je ne savais pas nager. Ça peut paraître idiot, je ne savais pas que c'était nécessaire, comme si je ne savais pas que je ne savais pas nager. Il y avait toujours un problème avec l'évidence qui fuyait mon entendement.

Craignant que ma frayeur ne persiste et ne fasse des dégâts supplémentaires dans mon esprit, Gilberto décréta que le meilleur moyen de surmonter l'épreuve était de rapidement me confronter à l'eau en apprenant à nager. L'océan trop sauvage, ne se prêtait pas à l'enseignement.

Sans rien révéler de l'incident, ce dont je m'abstins également, Juliette réussit à négocier avec les adultes de la villa, la possibilité que Gilberto et Manel, viennent m'apprendre à nager dans la piscine. Ce dont ces mêmes adultes, indifférents, toujours ailleurs, n'avaient visiblement rien à faire. Je ne me posais pas de question sur leurs attitudes, j'étais rodé. Je savais bien qu'un gamin ne pouvait qu'encombrer leurs préoccupations autrement plus urgentes que les miennes. Cela ne faisait que renforcer, dans mon esprit, le peu d'importance que je pouvais représenter aux yeux des autres. Juliette semblait fâchée quelquefois. Elle ne disait rien, mais je voyais bien certaines rougeurs monter sur ses joues devant la désobéissance des collègues de ma mère qui de son côté avait l'air de s'en satisfaire. Juliette, je le sentais à son attention, se rapprochait de moi. Face à ces gens, Gilberto ne disait rien non plus et je remarquais que lui également devenait plus protecteur. Derrière le sérieux de son regard je devinais une colère qui bouillonnait. Je savais qu'elle ne m'était pas adressée. Les signes que je devinais alors semblaient m'indiquer que quelque chose n'allait pas dans le monde d'habitudes qui m'était connu. Je commençais à pénétrer dans l'univers mystérieux et angoissant des questions pour lesquelles il est préférable de ne pas ouvrir la boîte à réponses. Je savais déjà à ce moment-là, qu'il me faudrait un jour ou l'autre dépasser la frontière violente des premières interrogations pour rejoindre une ondulation plus sereine.

En quelques leçons étalées sur trois jours je réussis à apprendre la brasse, avec maladresse et mal aux membres.

Je n'aurais pas été capable de faire un cent mètres nage libre ou de lutter contre les courants, mais pouvais surnager en cas de pépin. Ces leçons déclenchèrent quelques rires et me valurent le surnom gentiment attribué par Manel de « Rã » (lire rin), qui signifiait Grenouille. Ce qui m'allait bien car j'entendais Rahan, personnage mythique apprécié de mes lectures enfantines. Je me découvrais un courage nouveau. Chaque matin, ou presque, je nageais dans la piscine affirmant muscles et assurance. Le fait de connaître une nage permettait de passer à une autre, de plonger pour parcourir les largeurs, puis les longueurs en apnée. Manel participait à cet apprentissage qui au-delà des efforts m'apportait du plaisir et des sensations de liberté similaires et bien plus élevées que lors de mes solitaires parcours parisiens.

6

Mes journées étaient bien occupées.

Mon corps n'avait jamais été autant sollicité. Le soir, au moment du coucher je chutais dans le lit comme dans un gouffre sans fin. Il y avait tout de même autre chose d'inhabituel qui turlupinait mes sens. Comme l'évidence m'échappait avec persistance, je ne compris que bien plus tard que j'étais heureux.

Mais les couches de ce bonheur ignoré étaient loin d'avoir achevé leurs superpositions.

Ma peau était mate naturellement, cela ne me protégeait pas des coups de soleil. Quelques picotements auraient pu me faire croire à des morsures de mouches, cependant ma peau avait pris une teinte café noisette satiné. Je ne me distinguais plus des autres gamins qui passaient leur année au grand air. Juliette y était bien plus sensible. Un soir au coucher, elle me demanda de lui passer un lait apaisant sur le dos et les épaules. Je n'avais jamais fait attention à son corps, en tout cas, il n'avait jamais tenu de place dans le panier de mes préoccupations. Elle sortait tout juste de la salle de bains attenante à notre chambre, couverte de sa serviette-éponge qu'elle laissa glisser, une fois assise sur le bord du lit, jusqu'aux reins. Ce simple geste, alors qu'elle me présentait son dos me troubla tant que ma tête doubla de volume. Enfin, c'est l'impression que j'en avais, un souffle intérieur montait, gonflait mes tempes pulsant

un rythme de batucada. La sensation que j'éprouvai en lissant la crème du plat des mains sur le grain de sa peau fut comme une révélation délicieuse. La nuit qui s'ensuivit, alors que se mêlaient, désirs et frissons, culpabilité et réflexions contradictoires, je ne parvins pas à trouver le repos. Une première fois !

Ensuite, ce fut un rite auquel je me livrais avec régularité religieuse et délices. Lorsqu'à son tour, en échange, elle m'offrit sa caresse, je ronronnais comme un chaton. Je n'avais pas eu conscience de ma nudité devant elle, j'étais un enfant et je la regardais comme une grande personne. Les femmes adultes, employées de la maison, pour mes toilettes, avaient jusqu'à présent manipulé, trituré, moqué ma maigreur comme une carcasse de viande osseuse sans ménagement. Autant que je me souvienne ma mère ne m'avait jamais touché ; cela devait être si ancien. Juliette me disait que j'étais comme un bébé qu'on avait envie de dévorer et je dois l'avouer, dans ces moments-là je n'avais pas envie d'être autre chose. Je fondais littéralement sous ses chatouilles. Mon dos... que dis-je, tout mon être était devenu le siège d'un plaisir qui irradiait des orteils à mes oreilles.

Son corps, m'offrait des vues agréables, car elle se montrait sans aucune vergogne à mes yeux et j'en suis sûr encore maintenant, sans la moindre impudicité. Il n'y avait là que beauté. Le velours de son pubis, la rondeur de ses seins, sa taille fine, son ventre plat et ses hanches venaient désormais se déverser dans mes rêves comme des coulées de miel. Je baignais dans une caldera de crème après-soleil au parfum de monoï. Cette perturbation des sens était

indicible. Elle m'appartenait, je la protégeais, personne ne pouvait me la voler et je me gardais bien d'en parler.

Juliette ajouta encore à ce trouble lorsqu'elle me révéla que mes petites mains étaient comme un duvet de plumes magique. Oh, là, là !

« J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;

Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! » ⁽¹⁾

Une chose est absolument certaine. À partir de ces instants mon regard sur les femmes subit une transformation totale, une mutation irréversible. J'avais perdu une innocence et gagné une multitude de désirs.

J'accompagnais souvent Manel chez lui, les jours où le temps devenait sauvage, les vagues trop puissantes. Jouer sur le sable inondé sous la pluie était amusant. Au bout d'un moment cela présentait peu d'intérêt.

Ção, nous accueillait avec des sourires et plein de mots agréables et rigolos, baragouinés en français. Avec son mari, ils étaient allés faire plusieurs saisons de cueillettes des fruits et de vendanges dans la région de Bordeaux, ils avaient ainsi appris à se débrouiller dans notre langue. Il me fallait décoder bien souvent et je m'amusais de la sonorité des mots. Les « u » devenaient « ou » et les « r » roulaient. Il y avait dans cette famille une ambiance séduisante à mon cœur. Chacun y existait avec attention et respect. Ção et Manel sénior, se regardaient avec complicité, ils se prenaient les mains, s'effleuraient les épaules, le dos, le cou, le visage, s'embrassaient de temps à autre. Leurs gestes étaient discrets, tendres. Ils les

prodiguaient naturellement à leurs enfants. Je ne savais pas, je ne connaissais pas ces liens qui s'imposaient à ma vue et troublaient agréablement mes sens. Mais je savais, qu'ici je me sentais moi-même avec les autres.

Le jour où il fallut partir, j'ai appris ce qu'était le déchirement. En moi tout se rompait, se brisait. Je n'avais jamais ressenti une douleur aussi terrifiante.

Ção me prit dans ses bras et me serra fort, déposa un gros baiser sonore sur ma joue et me dit avec son accent :

« Hougo, tou es' oun garçon très genti. Manel va être triste. Plou tard il va plorer. Toi aussi tou as le droit de plorer. Ça fait dou bien. Tou sais, tou reviens quand tou vau. Tous ici nous t'aimons ».

Et du bas de mes neuf ans je compris comment dans les abysses, la douleur et l'amour entretenaient une relation paradoxale.

J'étais resté à Nazaré, cinq semaines, je venais de parcourir l'évolution humaine de la préhistoire à nos jours.

⁽¹⁾ *Arthur Rimbaud Ma Bohême*